

## Un été de bleuet-coquelicot



Samedi 1<sup>er</sup> août 1914.

La petite pousse la grille rouillée du jardin et s'assoie au bord du champ, dans les herbes pointillées bleuet-coquelicot. De fines gouttelettes sourdent sur son menton qu'elle essuie d'un revers de la main. Elle a suivi sa mère qui bottelle. Les hommes, eux, fauchent. Le cheval attelé va et retourne, lourd, régulier, entre les blés jaunes. C'est la moisson.

Le tocsin déchire soudain la torpeur moite de l'été. La petite, toute excitée, part en courant au village, suivie des travailleurs. Est-ce le cirque comme l'été dernier?

Pas de chapiteau, seul le garde-champêtre est sur la place de la mairie, devant une affiche blanche. Béret à la main, on fait cercle autour de lui. Peu savent lire dans ce hameau au bord du Saulx, la petite non plus. Elle entend les mots «mobilisation générale», elle voit des femmes pleurer, des hommes gonfler le torse, elle ne comprend pas, elle avale son rire, c'est sûrement grave comme la mort de mémé.



Lundi 3 août 1914.

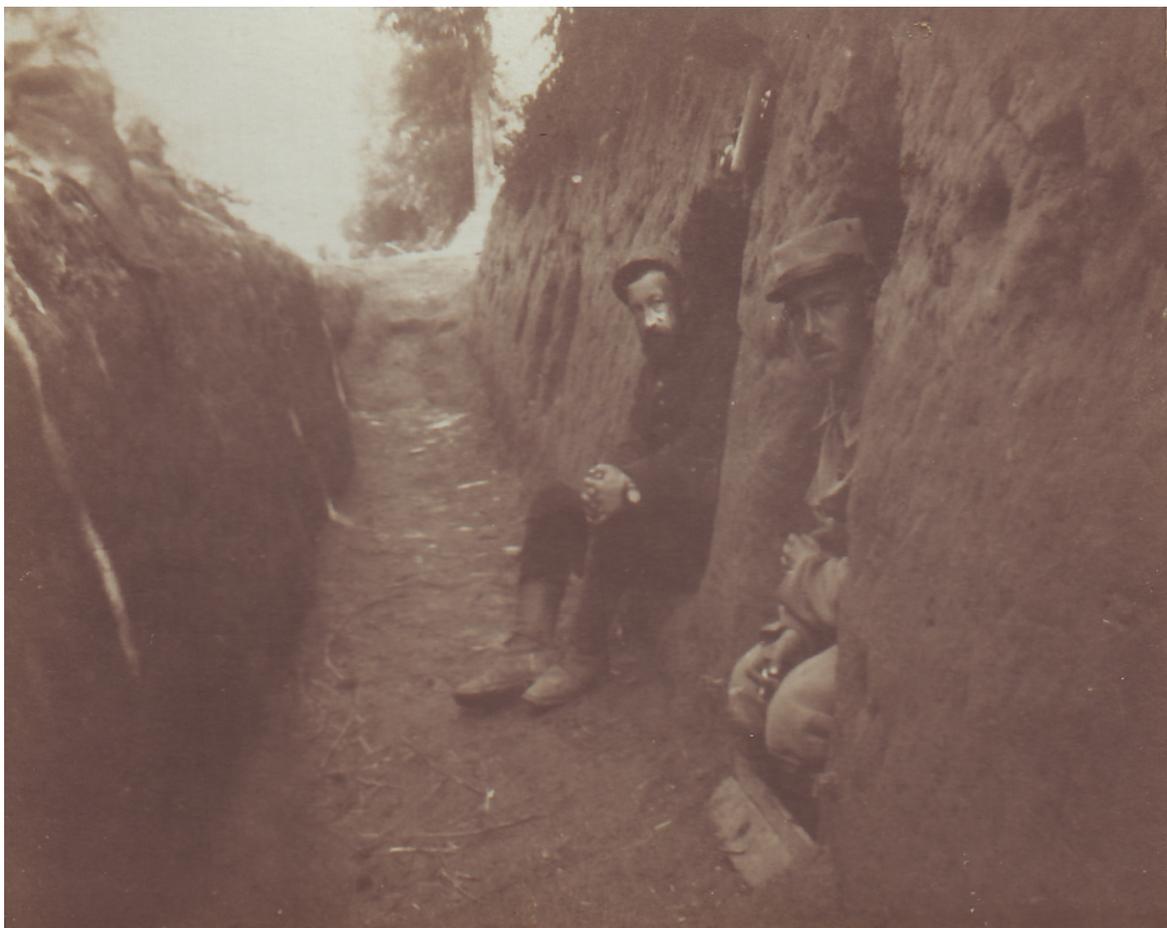
«Mon cher papa,

Je suis arrivé sans encombre à Amiens où malgré un gros orage il fait très chaud. Je viens d'apprendre en me rendant à la caserne que la guerre était déclarée. Tu dois déjà être au courant. Les boches ont osé! Dans le train bondé les soldats sont prêts à en découdre. Tous ces jeunes gens veulent défendre la France, et je suis fier d'être l'un d'eux. Je vais être affecté à l'état-major, comme chauffeur du commandant. Une chance! Notre départ pour l'est est prévu dans 2 jours. Je ne sais quand je pourrai t'écrire à nouveau. Dis à mère que ... Non, ne lui dis rien, elle s'inquiéterait. Je t'embrasse bien. Eugène»



Dimanche 9 août 1914.

Tous les hommes sont partis au front, avec la fanfare, seuls les vieux et les femmes restent moissonner pour sauver la récolte. La petite est grise de poussière, à charger les épis dans la charrette. C'était drôle au début, maintenant elle a les mains qui saignent et le dos qui tire. Elle n'a même plus le temps de s'asseoir dans ses bleuets, ses coquelicots, sa mère lui tient la main pour rentrer vite à la nuit. Ce soir, au pied de son lit, elle dira la nouvelle prière: Petit Jésus, Faites que mon papa rentre vite.



Jeudi 13 août 1914.

«Mon cher papa,

Nous sommes près de M sous un soleil de plomb. Chaleur si épouvantable qu'hier un soldat du bataillon est mort de chaleur, sous son barda. On nous oblige à garder nos cols fermés, pas de tenue négligée... Nous étouffons littéralement, les bidons sont vides, les chevaux peinent, les voitures fument. Qui aura notre peau, la mitraille ou la fournaise?

J'entends tonner le canon. Tout autour de nous, les trous des marmites me donnent le spleen. Nous sommes aux tranchées: un boyau étroit qui serpente, creusé de 50cm à 2m. En haut, du fil de fer retient la terre. Nous y dormons dans des cagnas, trous creusés dans la paroi. Ça et là des échelles pour remonter rapidement. Le poste téléphonique est à l'abri des éclats d'obus. On se sent pris au piège, c'est un monde du sous-sol peuplé de soldats silencieux, courbés, obéissants mais la trouille au ventre Peux-tu m'envoyer une petite bouteille d'alcool à 90%? Je t'embrasse bien. Eugène»



Mercredi 26 août 1914.

Les moissons sont presque terminées, heureusement car la pluie dégringole, froide, drue dans le dos de la petite. Elle brave pourtant l'orage, fièrement, pour donner du fourrage aux chevaux de la cavalerie française. Ils ont encore fière allure avec leur robe luisante. Pendant qu'ils bouchonnent leur monture, la mère fournit aux soldats des œufs et de la paille sèche pour dormir. La petite rit beaucoup en écoutant les soldats se plaindre des gros rats «au moins un mètre de la tête à la queue» qui, la nuit, tombent sur leur visage dans leur gourbi. Les rats, la petite les croise tous les jours dans la grange, ils font cache-cache, elle n'a pas peur. Ceux-là remontent de la rivière, dit maman, car la terre est bousculée par la guerre, ils se réfugient dans les tranchées, pour se nourrir. Normal, pense la petite, les rats aiment le pain en tranches.



Dimanche 6 septembre 1914.

«Mon cher papa,

Depuis quelques jours nous sommes quelque part ...ah, tu connais la censure ! Nous nous déplaçons souvent. Et nous passons beaucoup de temps aussi dans nos trous à rat. Merci pour la délicieuse terrine de notre chère Jeanne, elle a fait le bonheur de mes camarades, et bien sûr le mien. Le soleil est blanc et fixe, le paquetage en plomb, on crache de la boue, les chevaux s'effondrent comme les hommes. Le principal ennemi de la guerre, c'est le manque de sommeil. Aujourd'hui, au milieu de la fumée noire et blanche des obus nous avons vu arriver kyrielle de bagnoles, surtout des taxis, ils transportent des vivres, du matériel et des troupes.

Belle preuve de solidarité à l'effort de guerre qui redonne le moral aux troupes! Ça tire terriblement par ici. Je vais bien. Je t'embrasse bien. Eugène



Samedi 12 septembre 1914.

Les cloches de l'église sonnent encore. Presque tout le temps. La petite ne sursaute même plus. Elle répète en boucle ce mot nouveau, carillonne, carillonne. Un mot de marelle. Elle ne peut plus reconnaître l'heure du goûter, du réveil, de la messe. A chaque fois tout le monde court se mettre à l'abri. A chaque fois il y a les troupes qui marchent, ou les cavaliers de l'ombre... Mais pas besoin de courir, la petite est à l'abri, dans l'église. Elle a ramassé un bouquet bleuet-coquelicot, entre deux averses. Les gouttes de pluie perlent sur les pétales. C'est joli, comme les couleurs du drapeau porté par les soldats. L'enfant s'est assise sur un banc, au milieu de chœur. Monsieur le curé aime les fleurs. Le petit Jésus aussi, et il entendra mieux les prières avec des fleurs qu'avec les coups sourds du canon qui se mêlent au son des cloches. C'est comme mille orages ces explosions, ces cris, ces feux d'artifices sans couleur. Un vacarme dans le ciel qui tremble si fort sur sa tête



Lundi 21 septembre 1914.

Mon cher papa, je vais bien, mis à part mes rhumatismes que réveille le froid précoce, surtout après la canicule du plein été. Envoie-moi des sous-vêtements chauds par le camion de ravitaillement. Nous sommes ailleurs, en pleine tourmente. Dans les bois nous creusons des petits trous pour roupiller, se cacher, tirer. Parfois on pose une bâche de tente sur nos têtes, car nous sommes transis par la pluie incessante. Rien ne sèche. L'humidité nous tuera si ce n'est pas l'allemand!

Le pays est désolation. Des ruines, des monceaux de ruines, des morceaux de vies détruites par ces camouflés. Je vois des morts, des morts encore, et des camarades qui tombent. Ça finit par ne plus rien me faire. L'appareil photo que tu m'as envoyé en donne preuve chaque jour. Nous avons fait quelques prisonniers, ils sont de corvées. Il y a huit jours en traversant un patelin bombardé, nous avons aidé les habitants à déblayer l'église. Sous les décombres se trouvait une petite fille, ensevelie, écrasée. Dans la poche de son tablier quelques bleuets et coquelicots collés. Je croyais être devenu insensible, mais les larmes me sont montées aux yeux, avec une terrible envie de vomir. Combien de temps encore va durer cette guerre dégueulasse? Nous continuons à avancer, encore et encore, pour repousser les boches. Parfois ils reprennent du terrain. Comme un jeu incessant d'avant arrière, un jeu de monstres où nous sommes les pions sur un échiquier géant dont personne ne connaît les limites. Le courrier t'arrive-t-il? Donne-moi quelques renseignements sur la politique. Je t'embrasse bien. Eugène.

L'été 1914 fut un été caniculairement glacial. Comme les cinq autres qui ont suivi.

En hommage à Eugène, mon grand-père, à la petite fille qui ressemble à tant de petites filles et à tous les morts de cette première guerre mondiale.

Eve de Laudec été 2014.